

CENSURE

A l'abattoir

● La Biennale de Paris, qui vient d'ouvrir ses portes, a eu son scandale : quatre panneaux peints par Edouardo Arroyo, nommés « L'Abattoir », et représentant Hitler, Mussolini, Franco et Salazar, ont été en partie recouverts par du contre-plaqué.

« L'Abattoir » a été construit par ses auteurs (outre l'Espagnol Arroyo, le Cubain Camacho, le Français Pinoncelli, le Hollandais Mark Bruss, le Polonais Zlotykamien), sur les lieux mêmes de l'exposition, c'est-à-dire au Musée d'Art moderne. On ne fit jamais à Arroyo la moindre remarque jusqu'à la veille du vernissage.

« L'Abattoir », en place, reçut alors la visite de représentants des Affaires culturelles qui poussèrent les hauts cris. Le ministère de l'Intérieur, averti, ordonna le décrochage des tableaux. Les artistes décidèrent alors de démonter leur travail le jour même du vernissage et en présence du public. La menace du scandale effraya les responsables de la Biennale et des pourpalers s'engagèrent entre eux et l'équipe à la recherche d'un compromis. Les autorités proposèrent le voilage des toiles d'Arroyo. L'équipe accepta à condition que ce voilage fût bien évident et ordonné par une lettre officielle de censure.

EXPRESS LU

Poésie

Les poètes explosent

LES Etats Généraux de la Poésie d'avant-garde : nous y sommes presque. Jean-Clarence Lambert, qui organise depuis un an des spectacles de poésie dans le cadre du « Domaine Poétique », a trouvé une chance que les poètes ne rencontrent pas souvent. Une scène est offerte aux jeunes poètes du monde entier, où ils peuvent lire, faire entendre, jouer, montrer, démontrer tout ce qui les passionne en ce moment. Avec Jean Tardieu, il a accepté vingt propositions de spectacles et de lectures, qui présenteront pour la première fois un panorama assez étendu des recherches les plus audacieuses accomplies en ce moment, un peu partout, par les jeunes poètes.

Le Musée d'Art Moderne, malgré le caractère officiel de la Biennale des Jeunes, fait donc appel pour la première fois à des poètes et non plus seulement à des peintres et à des sculpteurs, pour établir un premier bilan du langage de l'avant-garde (1).

Jean-Clarence Lambert, qui a collaboré avec Roland Caillois au monumental « Trésor de la Poésie Universelle », paru l'an dernier chez Gallimard, et qui ne cesse depuis quelque temps de vouloir secouer la poésie de sa torpeur et de démontrer sa vitalité secrète, son audace, sa violence, son actualité, ne cache pas ses intentions. Il les expose avec netteté :

« Ces dernières années, nous a-t-il dit, la poésie s'est dangereusement refermée sur elle-même, et le poète est devenu une sorte de pré- ou de méta-philosophe. Ou bien, il s'est fait l'écolier de l'histoire, répétant à sa façon la leçon politique. Son public s'est éloigné chaque fois davantage. Les éditeurs, comme la plupart des revues et des journaux, se sont désintéressés d'elle.

Sur les stades

« Pourtant, un peu partout dans le monde, se sont élaborées des œuvres qui nous mettent tout à coup devant une ouverture inespérée, mais qui exigent aussi de nouveaux moyens d'expression. L'imprimé n'est plus pour elles qu'un support parmi d'autres dans un monde qui ne cesse d'en inventer.

Le livre ne suffit-il plus au poète ? Les éditions de luxe qui lui permettent en général de vivre de ses œuvres l'auraient-elles à ce point asphyxié qu'il voudrait trouver au-delà du livre, dans la rue (pour ne pas dire : sur scène) un contact direct auquel il ne croit plus mais qu'il espère toujours ?

— La poésie recherche une communication plus directe, c'est certain, et non pas seulement en Russie ou aux Etats-Unis, où les « poetry-reading » et les lectures dans les stades sont devenues déjà une tradition.

« Les poètes se trouvent dans une situation véritablement nouvelle et, comme première conséquence, ils doivent prendre la responsabilité publique, et même physique de leurs œuvres. C'est une définition inédite de l'engagement qui tend à effacer la frontière entre poésie et théâtre : d'où sa forme spectaculaire, et même cérémonielle.

Des cailloux sur la scène

Le poète peut être, il est déjà un ordonnateur de cérémonies nouvelles. Dans la provisoire, mouvante et problématique réalité qui est la nôtre, la poésie s'impose comme une

entreprise salubre, susceptible de triompher de la passivité et des mystifications. Elle se veut présence et même présence active.

En résumé, deux objectifs : transformer la poésie contemplative en poésie active, rétablir le contact direct entre le poète et son public, puis, si l'entreprise réussit, créer des formes inédites de spectacle où la poésie cesse d'être enfermée dans un livre.

Le programme de ces vingt manifestations (mise en scène de Jean-Loup Philippe) débute par une séance du « Domaine Poétique » lui-même : on y entendra : « Le Tombeau de Pierre Larousse », de François Dufrène, le meilleur poème « lettriste », où les carambolages de mots et de noms réels, associés par leur sonorité et par leur sens, dépassent de loin la musique imitative à laquelle se sont complu la plupart des poètes lettristes. Mais aussi le poète Gherasim Luca, qui désagrège le langage par d'obsédantes distorsions sonores, jusqu'à rendre tragique l'absurdité du sens, Robert Filliou, dont « le Père Lachaise n° 1 » est un chef-d'œuvre d'humour noir, scandé par des cailloux jetés sur la scène, comme si l'homme et son langage s'enterraient là sous nos yeux, Bernard Heidsieck, qui lira un « poème partition B2 B3 », comme une conférence sur la vie bancaire, accompagné par des extraits de poèmes enregistrés et diffusés par des haut-parleurs, enfin un beau poème expérimental à plusieurs voix de Jean-Clarence Lambert : « Une île a été détruite ».

ALAIN JOUFFROY.